



HAL
open science

Les formes géographiques ont-elles un âge ? La prise en compte de la temporalité par la géographie française

Marie-Vic Ozouf-Marignier

► **To cite this version:**

Marie-Vic Ozouf-Marignier. Les formes géographiques ont-elles un âge ? La prise en compte de la temporalité par la géographie française. Monnet P., Maissen T., Mittler B. Les usages de la temporalité dans les sciences sociales / Vom Umgang mit Temporalität in den Sozial- und Geisteswissenschaften, Dr. Dieter Winkler, pp.255-266, 2020, 978-3-89911-264-1. halshs-03088719

HAL Id: halshs-03088719

<https://shs.hal.science/halshs-03088719>

Submitted on 27 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les formes géographiques ont-elles un âge ? La prise en compte de la temporalité par la géographie française

Marie-Vic OZOUF-MARIGNIER (EHESS)

Cette contribution a pour toile de fond les rapports particuliers que la géographie et l'histoire ont entretenus en France, depuis que ces disciplines ont été enseignées et ont prétendu au statut de sciences¹. La manière dont la géographie a pris en compte la temporalité est inséparable de ces relations singulières et suit leur évolution. Aux temps où les deux domaines ont partie liée, la géographie épouse les divisions de l'histoire. Puis lorsque la géographie s'affranchit de son lien de dépendance à l'histoire et qu'elle s'affirme comme science forgeant ses propres méthodes et questionnements, le temps va tantôt disparaître du discours géographique, tantôt subsister sous la forme du récit ou de la rétrospective. Dans la 2^e moitié du XX^e siècle, alors que l'éloignement des disciplines s'accuse, quelques géographes vont intégrer l'histoire et le temps dans leur démarche. Il s'agit là d'orientations très personnelles et plutôt isolées. On constate qu'il s'agit souvent de géographes qui entretiennent des liens étroits avec les historiens. Suivant, grosso modo, ce fil chronologique, le propos s'attachera à mettre en évidence plusieurs types de rapport au temps : une géographie suivant le cours de l'histoire, une géographie immobile, une géographie remontant le temps. Plutôt que se livrer à une reconstitution pas à pas, impossible dans une contribution courte, nous nous attacherons à livrer quelques jalons et illustrations de ces manières géographiques distinctes de prendre en compte le temps. Je laisserai à l'écart les figures les plus récentes de la mobilisation des temporalités en géographie qui méritent à elles seules une étude, tant elles reflètent une évolution des méthodes, des concepts et des problématiques²

1) Suivre le cours de l'histoire des hommes

¹ François DE DAINVILLE, *La géographie des humanistes*, Paris Beauchesne, 1940 ; Daniel NORDMAN, *L'École normale de l'an III. Leçons d'histoire, de géographie, d'économie politique*. Paris, Dunod, 1994 ; ID., « La géographie, œil de l'histoire », *Espaces Temps*, 66-67, 1998. Histoire/géographie, 1. L'arrangement, sous la direction de Patrick Garcia, p. 44-54 ; Marie-Vic OZOUF-MARIGNIER, « Géographie et histoire », in : Antoine BAILLY, Robert FERRAS et Denise PUMAIN (eds.), *Encyclopédie de géographie*, Paris, 1992, p. 93-107.

² Voir, par exemple, les travaux coordonnés par Lena Sanders sur les transitions dans l'histoire des systèmes de peuplement, Lena SANDERS (ed.), *Peupler la terre. De la préhistoire à l'ère des métropoles*, Tours, Presses universitaires François Rabelais, 2017. Plus généralement, on pourra se reporter à des travaux dont le point de départ se situe dans le passé qui consistent à décrire des modes d'évolution, où se conjuguent cycles, ruptures, continuités et bifurcations. Les modèles d'analyse des systèmes urbains ou des systèmes de peuplement sur le temps long sont une des illustrations majeures de ce récent courant de recherche.

Traditionnellement, depuis les XVII^e et XVIII^e siècles au moins, la géographie a été mise en œuvre pour suivre le cours de l'histoire et épouser la ligne du récit. Cette caractéristique saillante a été soulignée dans de nombreux ouvrages d'histoire de la discipline.

A.

Dans les collèges des Jésuites, déjà, la géographie ancienne accompagne l'enseignement de l'histoire de la même période et la géographie moderne, moins développée, celle des périodes suivantes. Par la suite, les cours de géographie et d'histoire sont souvent inséparables même si parfois, comme en l'an III, à l'École normale naissante, des professeurs différents enseignent l'une et l'autre, selon des horaires distincts. Par la suite, l'école de la République a uni les deux disciplines dans le même socle d'enseignements fondamentaux dispensés pour les besoins de la pédagogie de la nation. Les futurs enseignants sont préparés et recrutés sur des épreuves concernant les deux domaines et les mêmes professeurs enseignent les deux domaines. « Œil » ou auxiliaire de l'histoire, la géographie a longtemps observé la périodisation adoptée dans le récit historique. La géographie historique décrit le théâtre des événements du passé selon la chronologie fixée par l'histoire : géographie ancienne et géographie moderne ont longtemps été les deux domaines canoniques, la première occupant la majeure partie des écrits et des enseignements. Il serait fastidieux de donner des exemples de ces descriptions des lieux des événements de la période gauloise et romaine, puis du Moyen-Âge, de la Renaissance et des temps modernes.

B.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Élisée Reclus, géographe à part, hors des sentiers académiques et citoyen exilé, nous offre un cas de figure original de prise en compte de l'histoire. Il vient à celle-ci après s'être consacré à la rédaction de sa géographie universelle sous-titrée *La terre et les hommes* (1876-1894)³, dont les volumes, sont consacrés à des pays ou des ensembles continentaux. La description y fait dominer les éléments de géographie physique (géologie, relief, hydrographie, climat, végétation) mais la géographie humaine développée en fin de chapitre convoque volontiers les faits historiques. En 1905, Reclus produit un nouvel ouvrage dont le titre inverse l'ordre des domaines : *L'homme et la terre*⁴ (1905-1908). Dans la préface, il rend compte de son entreprise :

³ Élisée RECLUS, *Nouvelle géographie universelle. La terre et les hommes*, Paris, Hachette, 1876-1894, 20 vol.

⁴ ID., *L'homme et la terre*, Paris, Librairie universelle, 1905-1908, 6 vol.

« Il y a quelques années, après avoir écrit les dernières lignes d'un long ouvrage, La nouvelle géographie universelle, j'exprimais le vœu de pouvoir un jour étudier l'Homme dans la succession des âges comme je l'avais observé dans les diverses contrées du globe et d'établir les conclusions sociologiques auxquelles j'avais été conduit. Je dressai le plan d'un nouveau livre où seraient exposées les conditions du sol, du climat, de toute l'ambiance dans lesquelles les événements de l'histoire se sont accomplis, où se montrerait l'accord des Hommes et de la Terre, où les agissements des peuples s'expliqueraient, de cause à effet, par leur harmonie avec l'évolution de la planète. Nous pouvons reconnaître le lien intime qui rattache la succession des faits humains à l'action des forces telluriques : il nous est permis de poursuivre dans le temps chaque période de la vie des peuples correspondants au changement des milieux, d'observer l'action combinée de la Nature et de l'Homme lui-même, réagissant sur la Terre qui l'a formé. »⁵

Le premier volume est orné d'une gravure bien connue qui figure la géographie et l'histoire par deux cariatides symétriques encadrant un homme assis en contemplation de la sphère terrestre flottant dans l'immensité cosmique.

La page de titres comprend un exergue également célèbre : « La Géographie n'est autre chose que l'Histoire dans l'Espace, de même que l'Histoire est la Géographie dans le Temps ».

Le mode d'exposition de l'ouvrage déroule cette histoire dans l'espace en observant les périodes historiques suivantes : « les ancêtres », histoire ancienne, histoire moderne, histoire contemporaine. Federico Ferretti a montré l'attention de Reclus au mouvement historique des civilisations, mouvement interrogé à l'aune du progrès de l'unité de l'humanité. Il indique la référence faite par Reclus aux travaux du philosophe italien Giambattista Vico.

« Vico, dans sa *Scienza Nova*, nous montre les sociétés évoluant pendant la série des Âges par *corsi et ricorsi*, c'est-à-dire par progrès et regrès réguliers, décrivant des cercles dans le temps et ramenant toujours un même état de choses après l'achèvement du circuit. C'est là une conception un peu enfantine dans sa simplicité et nul disciple de Vico n'a pu l'admettre sans la modifier [...] L'on parle plus volontiers d'une spirale de civilisation, dont les cycles, sans cesse agrandis, se développent indéfiniment pendant le cours des Âges. Toutefois il faut dire que cette spirale est de forme bien peu géométrique et que chaque événement vient en infléchir la courbe. »⁶ (Reclus, 1905, p. 344-346)

⁵ *Ibid.*, préface du vol 1, 1905, p. I.

⁶ Élisée RECLUS, *Ibid.*, vol 1, 1905, p. 344-346, cité par Federico FERRETTI, « Annales, géohistoire et socialisme », *Terra Brasilis (Nova Série)* [En ligne], 7 | 2016, mis en ligne le 09 décembre 2016, consulté le 03 octobre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/terrabrasilis/1831> ; DOI : 10.4000/terrabrasilis.1831.

L'ouvrage de Reclus procède en réalité d'une description des espaces et milieux, dans laquelle s'insère le récit des localisations et mobilités humaines. Reclus prise d'ailleurs la forme récit, qu'il applique volontiers à l'étude de formes géographiques. Rappelons qu'il a publié *l'Histoire d'un ruisseau* en 1869⁷, histoire écrite au présent, et qui décrit la rivière (cours d'eau tantôt générique, tantôt situé) depuis sa source jusqu'à son débouché dans le fleuve, puis dans l'océan : le cours de l'eau est la métaphore du cours de l'histoire et de la civilisation. *L'Histoire d'une montagne* écrite en 1880⁸ n'est pourtant pas écrite sous la forme du récit, mais garde le terme histoire dans son titre, exprimant, peut-être malgré lui, la fascination de Reclus pour la science à laquelle il s'attaque en fin de vie, après avoir été le producteur de géographies hors du commun que l'on a célébré en son temps, puis après une éclipse, redécouvert dans les années 1970⁹.

C.

A la fin du XIXe siècle, la géographie s'émancipe de la tutelle historique et se constitue comme science autonome, avec ses propres chaires universitaires, ses organes de diffusion, et surtout, ses propres paradigmes. L'appropriation de la problématique naturaliste va introduire une nouvelle modalité de découpage du temps en géographie, celle des ères géologiques. La matrice dominante de la lecture des phénomènes géographiques devient la succession des temps géologiques qui détermine l'empilement des couches de terrain et leur affleurement. Strates de temps et strates de roches correspondent. Le tableau stratigraphique s'ordonne en ères, périodes, époques et étages de durée variée, symbolisés par des couleurs que l'on retrouve sur la carte pour figurer l'extension d'une couche géologique. Une méthode s'impose, liée à la progression de la cartographie topographique et géologique : la coupe géologique et l'analyse des formes du relief qui permettent d'interpréter la trace de la sédimentation, des mouvements tectoniques et de l'érosion à la surface du sol.

L'action humaine se situe au stade terminal de cette histoire géologique et consiste dans l'adaptation au milieu naturel ou dans sa transformation. La géographie régionale se calcule sur celle des affleurements de roches, des formes du relief et des dépôts d'érosion. La présence au sol de formes d'âges divers fonde pour partie la tâche de la géomorphologie,

⁷ Élisée RECLUS, *Histoire d'un ruisseau*, Paris, J. Hetzel, 1869.

⁸ ID., *Histoire d'une montagne*, Paris, J. Hetzel, 1880.

⁹ Il ne faut cependant pas limiter la prise en compte du mouvement temporel par Reclus à ces quelques notations. Son œuvre mériterait un examen systématique pour relever les diverses modalités de prise en compte des temporalités. Des travaux sont d'ailleurs en cours. Voir par exemple, Philippe PELLETIER, « Le progrès chez Élisée Reclus : Histoire et actualité d'une approche », communication au colloque « Penser l'écologie politique 2 — Économie, changement social et dynamique des écosystèmes », 16 et 17 juin 2015, Université Paris Diderot.

science qui reconstitue l'origine des formes visibles à la surface de la terre et détermine la géographie régionale.

Dans la première moitié du XXe siècle, la géographie physique française s'inspire très largement des travaux du géologue américain William Morris Davis, auteur d'une théorie des cycles d'érosion qui distingue plusieurs stades d'évolution des formes du relief, depuis la jeunesse jusqu'à la sénilité en passant par la maturité et la vieillesse. Un cycle comprend une période de mouvements tectoniques suivi d'une période d'érosion. Au stade de la jeunesse, le fleuve s'encaisse près de l'embouchure et ce creusement recule par érosion régressive vers l'amont ; la vallée s'élargit par glissements de terrains. Au cours de la maturité, le réseau se hiérarchise et l'érosion progresse plus lentement à la fois dans le lit du cours d'eau et sur les interfluves. Au stade de la vieillesse, les pentes sont arrivées à leur point le plus faible, les alluvions se sont déposées dans le lit du cours d'eau. Au stade ultime, une pénéplaine s'est constituée.

La notion de « profil d'équilibre » d'un cours d'eau relève du même système de pensée : avec la conjugaison de processus de creusement et de remblaiement, le fleuve finit par atteindre un état terminal. Cette théorie a fait l'objet de critiques et d'adaptations par les géographes français, qui ont notamment pris en compte les faits de structure et les faits climatiques et introduit l'idée d'évolution polycyclique¹⁰. Cependant, elle a contribué à asseoir la position de la géographie française : auparavant vassale d'une discipline, l'histoire, dont le propos était d'étudier le temps des hommes, elle devient une science autonome dont la vocation est de penser le temps de la terre.

Revenant sur cette modalité naturaliste de penser le temps, il importe de distinguer deux déclinaisons : celle que nous venons d'examiner, le cycle d'érosion, épouse le déroulement linéaire du temps depuis un état d'origine jusqu'à un stade ultime, le présent observable. Il s'agit toujours, comme dans la géographie historique, de suivre le cours du temps.

En revanche la carte et la coupe géologiques répondent à un procédé méthodologique tout différent : elles partent de la *co-présence* dans l'espace de formes d'âge différent et reconstituent l'histoire de leur affleurement ou de leur dépôt. C'est donc l'instantané du présent qui est le point de départ de l'histoire, même si cette histoire va être remise dans le

¹⁰ Christian GIUSTI, « Géologues et géographes français face à la théorie davisienne (1896-1909) : retour sur "l'intrusion" de la géomorphologie dans la géographie / *On the adoption of the Davisian theory by French geographers and its rejection by geologists (1896-1909): birth of an ideological watershed in the Earth sciences* », *Géomorphologie : relief, processus, environnement*, Juillet-septembre, vol. 10, n°3. p. 241-254. Claude KLEIN, *Du polycyclisme à l'acyclisme en géomorphologie*, Gap, Ophrys, 1996.

bon sens de son déroulé chronologique grâce au texte d'explication de la coupe et de la carte géologique.

2) Le *Tableau* ou l'histoire immobile de Vidal de la Blache

On peut ranger Paul Vidal de la Blache (1845-1918) et ses disciples, notamment son gendre Emmanuel de Martonne, dans la catégorie de ceux qui mettent en œuvre ce raisonnement appuyé sur la géomorphologie. Ce système de pensée est bien présent dans toute l'œuvre du maître. Toutefois, l'historiographie a mis en exergue un autre traitement vidalien de l'histoire par la géographie, celui que dénote le *Tableau de la géographie de la France*¹¹. Introduction à l'*Histoire de France* de Lavissee, le *Tableau* est condamné par sa commande à être intemporel. Il est doublement privé d'historicité. D'une part, par son statut de tableau, de photographie d'un instantané, d'autre part, par sa vocation à être ce qui vaut pour tous les temps sans considération des vicissitudes historiques. L'ouvrage décrit ce milieu voué à la permanence que Braudel qualifiera de temps immobile. La phrase conclusive du livre est malheureuse :

« Lorsqu'un coup de vent a violemment agité la surface d'une eau très claire, tout vacille et se mêle ; mais au bout d'un moment, l'image du fond se dessine de nouveau. L'étude attentive de ce qui est fixe et permanent dans les conditions géographiques de la France, doit être ou devenir plus que jamais notre guide. »¹²

Pour poétique qu'elle soit, la métaphore est fâcheuse parce qu'elle a enfermé la géographie, souvent malgré elle, dans un paradigme déterministe qui lui a été accolé comme une étiquette par ses contemporains puis par l'historiographie. Si elle reflète bien la recherche par les géographes d'invariants, de traits de structures, elle laisse inaperçues des modalités intéressantes de penser l'historicité des formes géographiques.

Or, à cet égard, il faut mesurer les apports de Vidal de la Blache lui-même. Prenons un ouvrage peu connu : *États et nations de l'Europe*¹³. Le projet de l'auteur est d'étudier « la composition géographique » des États qui entourent la France. La description des régions naturelles renfermées ou traversées par les pays est bien-sûr son propos. Toutefois, il en appelle à l'histoire qualifiée d' « auxiliaire indispensable » pour mettre en perspective l'influence du sol sur les peuples :

« Il a donc fallu combiner avec les leçons que nous demandions à la géographie certaines données tirées de l'histoire. Les relations des deux sciences soulèvent des

¹¹ Paul VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau de la géographie de la France*, Paris, Hachette, 1903 (tome1, Première partie de Ernest LAVISSE, *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*).

¹² *Ibid.*, p. 386.

¹³ ID., *États et nations de l'Europe. Autour de la France*, Paris, Charles Delagrave, 1889.

questions sur lesquelles on a beaucoup discuté. À notre avis l'histoire ne doit pas s'introduire dans la géographie, pas plus que celle-ci dans l'histoire, à la manière d'un corps étranger ; mais il y a profit réciproque à ce que les deux sciences se pénètrent. Nous avons cherché à fondre l'élément historique dans l'analyse géographique de quelques unes de ces vieilles contrées de l'Europe. »¹⁴

Le plan de l'ouvrage et des chapitres est donc résolument géographique – le découpage de l'espace prime sur celui du temps, mais les descriptions sont ciblées sur la mise en évidence de la « signification politique » (au sens large) des configurations spatiales. Vidal insiste notamment sur le rôle des bassins, passages, carrefours, etc. sur les migrations, les noyaux de peuplement, la fondation des États, la survenue et le déroulement des guerres. Il choisit les éléments historiques qui contribuent à expliquer la destinée des contrées et des villes, n'hésitant pas à puiser dans un ample pas de temps, depuis les premiers siècles jusqu'au XIXe siècle. Mais, caractéristique à souligner, son exposé ne relève pas d'une histoire linéaire qui déroulerait le temps depuis les origines jusqu'à nos jours comme Reclus la pratique à la même date. L'innovation scientifique réside dans la prépondérance de la spatialité sur l'histoire, même si cette dernière demeure un facteur explicatif.

Un autre aspect fécond de la pensée de Vidal de la Blache a longtemps été négligé : il s'agit de sa mise en évidence de l'historicité des formes géographiques. Commencant sa carrière par étudier les régions naturelles et les petits pays, il la termine dans la reconnaissance de formes émergentes : la région urbaine, aperçue aux Etats-Unis lors d'un congrès en 1905¹⁵, et la région économique, identifiée dans l'Est de la France, mais aussi dans le Nord et le long de la Loire¹⁶. Il observe que les unités de la vie locale, telles que les pays, vont probablement peu à peu disparaître ; et qu'en revanche, les grandes villes et les formes modernes de la région, notamment la région économique, ne vont cesser de se développer¹⁷ :

« Nous voyons de toutes parts dans le monde animé des formes récessives subsister côte à côte avec des formes progressives ; et cela dans une coexistence qui peut se prolonger si les circonstances s'y prêtent. Il semble, autant qu'il est permis d'en faire application aux phénomènes sociaux, que ce cas soit un peu celui de la France. Ce pays est encore, surtout dans les parties qu'il expose au soleil méridional, une terre où

¹⁴ *Ibid.*, préface, p. VI.

¹⁵ Paul VIDAL DE LA BLACHE, « À travers l'Amérique du Nord », *Revue de Paris*, avril 1905, p. 513-532.

¹⁶ ID., « Régions de France », *Revue de Paris*, décembre 1910, p. 821-849.

¹⁷ Marie-Vic OZOUF-MARIGNIER et Marie-Claire ROBIC, « La France au seuil des temps nouveaux. Paul Vidal de la Blache et la régionalisation », *L'Information géographique*, 1995, vol. 59, p. 46-56 ; Marie-Vic OZOUF-MARIGNIER, « Le Tableau et la division régionale : de la tradition à la modernité », in Marie-Claire ROBIC (ed.), *Le Tableau de la géographie de la France de Paul Vidal de La Blache, Dans le labyrinthe des formes*. Paris, Éd. du CTHS, 2000, chap. 8, p. 151-181.

la vie est douce, et qui, grâce aux facilités de climat, prolonge des modes d'existence que condamnent plus promptement les contrées où la nature est plus rude. Les adeptes de la médiocrité dans l'aisance y conservent des chances de durée ; mais pour combien de temps ? On voit ainsi, dans les calmes automnes, des feuilles flétries et mortes qui ne se décident pas à tomber de l'arbre : quelques jours encore, et elles auront rejoint leurs aînées ! »¹⁸

Il s'agit donc à la fois de penser l'évolution des formes géographiques et la possibilité que le présent recèle des formes d'âges différents. Dans les années 1960, on retrouve le même système de pensée chez un auteur peu connu, le géographe Étienne Juillard (1914-2006) dont les recherches ont également porté sur les formes de régionalisation et sur la notion de région. Dans l'une de ses contributions, il s'appuie sur l'exemple du département de la Sarthe étudié par l'historien René Musset, pour démontrer que les formes territoriales peuvent connaître une sorte d'acmé, lorsque leur structure et leur fonctionnement coïncident et atteignent leur plein régime d'efficacité et d'appropriation par l'habitant. Auparavant, la forme existe, mais son usage n'est pas optimal. Après, la forme existe toujours, mais l'usage change ou se déplace. Ainsi, le département n'aurait fonctionné dans son plein régime qu'après l'achèvement du réseau vicinal et l'implantation du chemin de fer et aurait traduit des signes d'obsolescence avec l'accélération des communications et l'arrivée de l'automobile. C'est alors que le fait régional aurait commencé à émerger¹⁹.

3) Remonter le cours de l'histoire : Roger Dion

Au milieu du XXe siècle, la géographie s'éloigne résolument de l'histoire, du point de vue institutionnel et épistémologique, au point que l'on a parlé de « divorce » à propos de leurs relations. Désormais, les géographes font profession de décrire et analyser les formes du présent. La géographie historique comme étude des formes du passé, de même que l'explication historique des formes actuelles deviennent des démarches marginales par rapport aux courants dominants de la discipline. Toutefois, quelques auteurs méritent d'être convoqués pour montrer la fécondité de la prise en compte du temps en géographie. Pour certains, il s'agit de partir du présent et de questionner à rebours le passé pour y trouver les clés d'interprétation de la réalité d'aujourd'hui. Roger Dion (1896-1981) a ainsi forgé la notion de géographie rétrospective pour désigner l'approche qui consiste à mobiliser des

¹⁸ Paul VIDAL DE LA BLACHE, « La relativité des divisions régionales », *Athéna*, n° 11, décembre 1911, p. 13-14.

¹⁹ Étienne JUILLARD, « Espace et temps dans l'évolution des cadres régionaux », in : *Études de géographie tropicale offertes à Pierre Gourou*, Paris/La Haye, Mouton, 1972, p. 29-43.

facteurs explicatifs issus d'époques diverses pour expliquer les paysages d'aujourd'hui. Il a appliqué cette démarche aux paysages ruraux et à la viticulture²⁰. Dion aborde notamment une question qui a occupé les historiens depuis le dernier quart du XIXe siècle : le partage du territoire entre deux grands types de paysage rural, l'openfield et le bocage. La littérature a étudié non seulement les variations spatiales de ces paysages mais leur origine et leur évolution. Certains ont mobilisé des critères géologiques. D'autres, des faits de civilisation. Par exemple en Allemagne, le géographe Meitzen avait développé une théorie des origines ethniques des paysages. Dion se livre à une étude critique de ces systèmes explicatifs, cherchant à faire la part de la géographie et celle de l'histoire. Il retient certains faits naturels, la pédologie en particulier, mais invalide le schématisme de l'explication géologique. En revanche, il convoque le droit, l'histoire des conflits militaires, l'histoire sociale et celle des techniques, ouvrant la géographie aux sources historiques et archéologiques. In fine, il met en évidence l'historicité fondamentale des paysages dont la métaphore est l'image du palimpseste : une association de traces d'âges différents et de discordances entre formes et usages. Commentant son travail, Marcel Roncayolo affirme :

« N'oublions pas aussi que constater ou situer n'est pas expliquer : les formes, les dessins acquis peuvent conserver une utilité ou une valeur sociale ou symbolique (parcellaire, limite de champ, tracé de voie) alors que les raisons de leur établissement ont disparu. Par exemple, parcellaire rural et division de la propriété ne coïncident pas obligatoirement en un moment déterminé. »²¹

Au cours du déploiement de son œuvre sur le paysage rural, Dion progresse dans la mise au point de sa méthode. Dans *l'Essai sur le paysage rural*, il interroge le paysage de son temps à partir des sources en décrivant l'apogée au XVIIIe siècle, comme les écrits d'Arthur Young, des archives, plans terriers, statistiques et mémoires. Il rejette alors l'inexplicable dans un Moyen-Âge pour lui obscur ou même dans les époques antérieures, qu'il n'a pas les moyens ou le temps de scruter. Dix ou quinze plus tard, Dion a affiné son procédé : il s'agit d'étudier d'abord les faits les plus proches, pour lesquels les explications sont aisées à trouver dans les périodes récentes ; puis il remonte dans le temps vers les périodes plus éloignées, au fur et à mesure que les faits résistent à l'analyse. Cette méthode régressive largement appuyée sur

²⁰ Roger DION, *Essai sur la formation du paysage rural français*, Tours, impr.-édit. Arrault, 1934. ID., « La part de la géographie et celle de l'histoire dans l'explication de l'habitat rural du Bassin parisien », *Publications de la Société de Géographie de Lille*, 1944-45, p. 5-35. ID., *Histoire de la Vigne et du Vin en France : des origines au XIXe siècle*, Paris, [l'auteur, 10, rue Bénouville] (Doullens, impr. Sévin et Cie), 1959 (réédité en 2010, Payot).

²¹ Marcel RONCAYOLO, « Le paysage du savant », in : Pierre NORA (éd.), *Les lieux de mémoire, II, La nation*, vol. 1, Paris, Gallimard, 1986, p. 517.

l'archéologie et l'érudition fonde une géographie « rétrospective »²² que peu d'auteurs se hasarderont à pratiquer à sa suite.

Marcel Roncayolo (1926-), compte parmi ceux qui ont été influencés par cette démarche. Il applique aux territoires urbains l'enquête qui consiste à reconstituer la genèse des formes de la ville et à comprendre la synchronie de processus dont l'origine et le déroulement sont à la fois autonomes et corrélés. La partition musicale est la métaphore de ce croisement de l'espace et du temps²³. Roncayolo utilise l'image géologique des strates et des affleurements pour l'appliquer à l'analyse de la ville. Mais loin de s'arrêter à cette géomorphologie, il y introduit le mouvement : les différents éléments d'une structure ont un âge, une durée, une résistance, une aptitude à se dissocier et à se recomposer selon des schémas ou logiques variés. A tout moment, la ville est le résultat de la synchronie (l'auteur parlera d'ailleurs plutôt de simultanéité) de composants (architecture, habitants, tendances sociales, systèmes d'activités, représentations sociales) d'âges différents, qui évoluent selon des rythmes propres ou corrélés, et faits d'inertie, de ralentissement, d'accélération :

« Pour être clair, il est moins nécessaire de reconstituer exhaustivement des états successifs que de saisir les conditions de production, les processus historiques inégalement lointains, dont on peut observer dans le présent le rôle dans la trame ou les structures de la ville. »²⁴

Il s'agit donc de lire conjointement la diachronie et la synchronie et de rendre compte d'un processus dynamique toujours complexe.

En 1991, le géographe Christian Grataloup tente d'établir des analogies entre la manière historique de découper le temps et la manière géographique de découper l'espace²⁵. Il est bien connu que la géographie française s'est fondée sur l'enjeu scientifique d'établir les bases d'un découpage rationnel et raisonné de l'espace. Une branche active de la discipline en est issue : la géographie régionale. Partant, face à cet objectif, quelle place était accordée aux temporalités ?

²² Roger DION, « La géographie historique », in : *La géographie française au milieu du XXe siècle*, Paris, Baillière, 1957, p. 183-186.

²³ Il illustre la partie « Formes et temps de la ville » de son ouvrage *Lectures de villes. Formes et temps* (Marseille, Parenthèses, 2002) d'une reproduction d'un extrait d'une partition de *Parsifal* de Wagner (p. 154). La mélodie représente le déroulement temporel tandis que l'harmonie figure l'épaisseur du temps, faite de la rencontre de tous les instruments et voix en un instant donné.

²⁴ *Ibid.*, p. 188 (chapitre « Les strates de la ville »).

²⁵ Christian GRATALOUP, « Les régions du temps », in Olivier DUMOULIN et Raphaël VALERY (éds), *Périodes. La construction du temps historique*, Paris, Éd. De l'EHESS/Histoire au présent, 1991, p.157-173.

Au moment de l'autonomisation de la géographie, les géographes sont encore des historiens. Reclus revient à la lecture temporel du monde après avoir œuvré à son intelligibilité spatiale. Vidal de la Blache est plus fidèle qu'on le croit et plus innovant qu'on le sait en matière d'application d'une perspective historique aux formes géographiques. Le régime de temporalité de la géomorphologie s'impose durablement sous l'influence des géographes physiciens, laissant à la géographie humaine l'étude du point d'arrivée : la conquête ou l'adaptation au milieu par l'homme. Le débat sur le déterminisme naturel, tel qu'il se manifeste à l'issue de la publication de *La Terre et l'évolution humaine* de Lucien Febvre est un des supports de la résurgence du questionnement sur la relation entre histoire et géographie.

Peu à peu, les géographes français ont été de moins en moins historiens et ont fait choix de se concentrer exclusivement sur le présent. Ceux qui ont voulu explorer à nouveaux frais la relation entre histoire et géographie et entre temps et histoire l'ont mené à bien moyennant une lourde prise de risque. Roger Dion est qualifié par l'historiographie de géographe marginal²⁶. Sa carrière au Collège de France n'a pas favorisé la constitution d'un groupe de disciples. Marcel Roncayolo est moins reconnu dans la corporation géographique qu'il ne l'est parmi les historiens, les urbanistes et les architectes. L'histoire de la recherche spatio-temporelle est tout à la fois celle de rendez-vous manqués et de fécondes fertilisations en petit nombre.

²⁶ Paul Claval, cité par Numa BROU, « Roger Dion (1896-1981) », *Annales de Géographie*, t. 91, n°504, 1982. p. 205-217.